

DES PAS SUR LA NEIGE

Mars 1962, cela devait arriver : l'école normale m'a renvoyée ainsi que toutes mes compagnes d'internat. Cela s'est fait si vite, dans une telle précipitation, que j'ai encore du mal à accepter la réalité : impression de vivre un cauchemar ; je vais m'éveiller et tout redeviendra comme avant.

Abasourdie par le silence de la maison vide, je réalise, hélas, que tout est bien vrai... Il y a quelques jours à peine, j'étais encore là-bas, sur notre terrain de sports. C'était un matin printanier, ensoleillé. Le ciel algérien d'un bleu intense nous lavait l'âme et la température clémente n'annonçait pas encore le feu de l'été.

Bordant le terrain de sports et les courts de tennis, un petit bois de pins parasol, grinçant de leurs troncs entremêlés, enchâssait une belle villa de style mauresque : c'était un centre culturel dont nous admirions l'architecture magnifique au travers des grillages mitoyens. Mais ce jour-là, un drame fulgurant est venu perturber la beauté du tableau : une voiture Citroën traction avant est arrivée en trombe devant cette maison. Des hommes en sont descendus, portant des mitraillettes, se sont engouffrés à l'intérieur, ont lâché leurs rafales sur les personnes assemblées là, et sont repartis tout aussi rapidement, la voiture crissant follement sur ses pneus

La scène n'avait duré que quelques secondes, si brèves, qu'elle paraissait irréaliste, ressemblant à un vieux film de gangsters en noir et blanc. Nous étions pétrifiées mais notre professeur de gymnastique a immédiatement sifflé, nous ordonnant de rejoindre les bâtiments.

Dans l'heure suivante un grand branle-bas de déménagement s'est mis en place. Nous avons été priées d'emporter la totalité de nos affaires et de boucler malles et valises. Nos parents seraient informés que l'école fermait définitivement et viendraient nous chercher.

Le personnel éducatif avait notre sécurité pour souci majeur. C'était le deuxième incident grave dans le périmètre de l'école : quelques temps auparavant, un dimanche matin, alors qu'avec quelques amies j'étais restée à l'internat, nous avons entendu une bombe éclater dans le logement de la directrice. Celle-ci était absente mais les dégâts matériels avaient été importants. Il se murmurait que ses opinions politiques en étaient la cause... Depuis, Madame n'avait pas reparu, abandonnant la charge de l'école à l'équipe enseignante.

Mes parents ne disposant pas du téléphone, je savais qu'on ne pourrait pas les joindre, aussi ai-je dû persuader le père d'une camarade de bien vouloir m'emmener. Nous avons réussi à tasser dans la voiture tout notre bagage de pensionnaires et c'est ainsi que nous avons quitté les lieux.

Depuis je me retrouve seule à la maison. Toute la famille est en classe. J'ai pour consigne de m'enfermer à clef. Les volets en façade doivent rester fermés pour éviter tout jet de pierre ou d'objet explosif. Je ne dois pas me montrer derrière une vitre, je ne dois pas m'installer sur la terrasse, encore moins au jardin, en bref je ne dois jamais être une cible. En ces temps de guérilla les mesures de sécurité sont draconiennes.

Le quartier est désert. Ceux qui ne travaillent pas se terrent chez eux. La maison est silencieuse, pesante. Pas de téléphone, pas de radio, pas de téléviseur, je n'ai que mon piano, mon électrophone et mes disques pour entendre autre chose que mon sang pulser. Bien sûr j'ai impérativement été priée de réviser mes cours en vue du baccalauréat. Mais l'examen aura-t-il lieu ? L'année scolaire inachevée a amputé les programmes, Alger est en rébellion. J'ai du mal à croire qu'on puisse organiser des examens... Dans l'incertitude de l'avenir, je feins de vivre une situation normale. J'alterne les révisions, la lecture, le piano, l'écoute de disques, mais je me sens vide, abandonnée, navrée de solitude. La pension me manque ainsi que la chaleur de

l'amitié et les conversations à bâtons rompus.

L'air s'est considérablement réchauffé, Les murs ne gardent plus vraiment la fraîcheur. L'été s'annonce précoce. Je vais devoir mijoter dans cette cocotte. En observant la mer si proche j'ai une folle envie de plage et de baignade. mais hélas depuis quelques années ces plaisirs-là nous ont été défendus toujours pour raison de sécurité... L'ennui me grignote. Je tourne en rond dans ma prison, mon cœur est un gouffre béant où l'anxiété s'infiltré en perfusion.

Je fais tourner mes disques vinyle préférés. L'un d'eux propose en fin de face, un prélude pour piano de Debussy, intitulé « Des pas sur la neige ». Je ne l'écoute jamais. C'est une musique qui ne me parle pas, que je ne comprends pas. Mes parents pourtant mélomanes, n'apprécient pas Debussy. Il n'a pas droit de cité chez nous. Au mieux, quand il est de très bonne humeur, papa parodie comiquement la scène d'amour entre Pelléas et Mélisande. Son talent de comédien m'a longtemps laissé croire que cet opéra était ridiculissime.

Cependant, j'ai entendu des professeurs que j'admire, parler en termes enthousiastes de l'œuvre de Debussy. Si eux, cultivés, y trouvent un intérêt pourquoi moi, mélomane, y suis-je imperméable ?

J'ai l'impression qu'il me manque une clé, un déclic, une explication pour accéder à la compréhension de cette musique.

Je m'efforce d'écouter ce prélude de multiples fois pour m'en imprégner, mais cela ne semble pas si facile. « Triste et lent » : voilà ce que Debussy recommande pour l'interprétation. Cela pourtant devrait me convenir tout à fait dans l'état d'esprit qui est le mien.... Je bute contre cette musique, je n'y entre pas, je me décourage. Il fait chaud, je suis inondée de tristesse et d'ennui. Je cherche la fraîcheur en m'allongeant à même le carrelage, et alors que je m'apprête à renoncer à mes efforts, je sens tout à coup cette musique me désaltérer comme une eau. Je la laisse m'envahir tout simplement, sans rien faire. Je savoure *l'ostinato* obsessionnel des deux notes accolées, le climat calme du mineur, les harmonies simples mais déroutantes déployées en éventail par le jeu subtil de la pédale, les notes égrenées qui tombent comme des gouttes sur mon cœur. et la joie arrive avec l'arpège final descendant Je comprends enfin qu'il ne sert à rien de vouloir comprendre à tout prix. Il faut se laisser convaincre, apprivoiser par cette musique, être humble et réceptif . C'est là la clé que je cherchais si désespérément.

« Des pas sur la neige », une musique idéale pour journée étouffante et arc-en-ciel pour âme sombre...

Depuis cette révélation, mes oreilles se sont ouvertes avec délices à l'œuvre de Debussy, je me suis réconciliée avec « Pelléas ». un opéra sublime et un vrai tour de force. car dépourvu de grand air !! Mais l'écoute de ses œuvres reste liée au souvenir des années de guérilla, de l'imminence de l'exil, de la fin d'un monde, le mien, sur une terre que j'aimais....